

*La précarité du littéraire: lectures
des Fragments du métropolitain
de Jeanne Truong*

Daniel S. **LARANGÉ**

Académie d'Åbo.
Turku, Finlande.

À Jean Fabre qui assiste à un
monde en déliquescence

Le monde semble voué à la précarité, à l'en croire Zygmunt Bauman. Cet état est celui de la postmodernité où la mondialisation engage l'univers au nomadisme généralisé, tant dans ses déplacements que dans ses actions, opinions et croyances. L'effacement de la sédentarisation favorise la standardisation en provoquant la *fragmentation* de la vie.

Quel impact cela a-t-il sur l'écriture de l'extrême contemporain ?

L'ouvrage de Jeanne Truong, *Fragments du métropolitain* propose une réflexion littéraire sur la précarité liée à la société de consommation sous un régime néolibéral. Il s'agit de montrer comment l'économie des « crises » à répétition, qui fracture une société incapable de payer plus longtemps les factures, morcelle l'économie d'une écriture en train de se fragmenter et de se nomadiser. Le train de la vie s'est accéléré et le narrateur du métro n'est plus que le spectateur désorienté de la déliquescence du sens.

La métaphore métropolitaine

Jeanne Truong a séjourné au Maroc en compagnie des deux photographes Vincent Ohl et Arnaud Childéric pour aller à la rencontre des enfants des rues et ils ont signé un album en 2006 intitulé *Maroc: enfants des rues*¹ qui a obtenu un prix à l'UNESCO.

1 | TRUONG, Jeanne, OHL Vincent, CHILDÉRIC, Arnaud. Maroc: *enfants des rues*. Paris: Marval, 2006.

2 | TRUONG, Jeanne. *La Nuit promenade*. Paris: Gallimard, coll. "L'Infini", 2005.

3 | MAFESSOLI, Michel
Mafessoli et PERRIER, Brice.
L'Homme postmoderne.
Paris: Bourin, 2012.

En 2010, les éditions Beauchesne publient un roman dont la rédaction s'est étalée sur près de dix ans. *Fragments du métropolitain* reprend les thèmes de la précarité et de la marginalité pour les développer sous la forme de fragments, faisant alors pendant aux clichés de l'album précédemment paru. L'errance qui caractérise son univers est celle déjà omniprésente dans son premier « romanpoème » *La Nuit promenade*², où la narratrice fraîchement arrivée dans la métropole déambule dans les rues, égrenant sa vie de nomade dans les strates de la ville, se perd et se heurte à la civilisation qu'elle ne comprend pas. Elle trébuche, se blesse, néglige la laideur et traque la beauté dans les recoins des pierres, rencontre des hommes et surtout des livres, allant là où ses pas l'entraînent; elle ouvre les yeux et s'invente le monde tel qu'en elle-même elle le ressent. Rédigé sous forme d'aphorismes qui n'en sont pas, ce roman trace les voies d'une nouvelle culture postmoderne de l'altérité et de l'immédiateté. Il dénonce la course à la rentabilité qui caractérise la vie moderne.

Avec *Fragment du métropolitain*, la narratrice se plonge dans les couloirs et les wagons du métro afin de dire, par métaphores, allégories et paraboles ce que signifie et désignifie la vie à la surface et à l'extérieur. Les bas-fonds témoignent alors de l'intériorité de la postmodernité et des précarités sociale, économique, morale, psychologique et spirituelle qui caractérisent notre extrême contemporanéité. L'emploi prédominant du présent de l'indicatif permet justement d'explicitier ce qu'indiquent en sous-sol les fondements de notre société néolibérale laquelle réprime pourtant toute liberté sous le prétexte de la constante menace des crises à répétition. Car l'homme postmoderne, ce sédentaire qui voit sa vie basculer dans un nomadisme généralisé, à force de voir changer son environnement, ses tâches, ses fonctions, sa nature, sa situation, etc., est bien un SDF en sursis³.

La métaphore de métro, réseau local par excellence permettant à la foule anonyme de se déplacer sans bouger, témoigne justement d'un problème global, à savoir la mondialisation, échange des hommes et des produits, sans qu'aucun déplacement ne lui soit imposé. Le discours romanesque prend le relais poétique de la dénonciation sociologique. Le métro est précisément ce progrès technique de la modernité conçu pour optimiser la rentabilité des foules laborieuses; or le métro est aujourd'hui devenu également le dortoir de ces hommes tombés en panne et dont l'inactivité est devenue l'activité principale. Ainsi le sociologue Zygmunt Bauman déclare-t-il:

Le progrès triomphant de la modernisation ayant atteint les territoires les plus reculés de la planète, pratiquement la totalité de la production et de la consommation humaines étant désormais relayée par l'argent et le marché, et les processus de marchandisation, commercialisation et monétarisation des moyens de subsistance des êtres humains ayant pénétré chaque coin et recoin du globe, des solutions globales aux problèmes causés localement, ou des issues globales à des excès locaux, ne sont plus disponibles. En fait, c'est tout le contraire : tous les pays (y compris, notamment

*ceux qui ont atteint un très haut niveau de modernisation) doivent supporter les conséquences du triomphe global de la modernité. Ils sont maintenant confrontés à la nécessité de chercher (en vain, semble-t-il) des solutions locales à des problèmes dont la cause est globale.*⁴

Une conséquence immédiate pour la littérature de l'extrême-contemporain est la prédilection de l'anecdote, du récit court, de la saynète, de la brève des comptoirs sur les formes plus longues et complexes. Néanmoins elle gagne brusquement une dimension et une portée universelles. Même quand le récit prend des allures d'épopée, offrant un « amas » de lecture sous forme de pavé, les propos finalement anodins se limitent à exprimer l'universalité qui, en régime de postmodernité, se concentre sur l'aspect à la fois éphémère et minimaliste des récits qui se contentent de « bricoler » et « recycler » des matériaux de seconde main ou de rebut. Telle est aujourd'hui la crise des récits⁵. En outre, Bauman approfondie sa description critique de la société contemporaine:

Pour abréger cette longue histoire, la nouvelle plénitude de la planète signifie essentiellement une crise aigüe de l'industrie de débarras des déchets humains. Alors que la production de déchets humains se poursuit sans faiblir, et atteint de nouveaux sommets, la planète se trouve à court de lieux de décharge et d'outils de recyclage.

*Comme pour rendre cette situation, déjà très préoccupante, encore plus complexe et menaçante, une source nouvelle et puissante d'« êtres humains rejetés » s'est ajoutée aux deux premières. La globalisation est devenue la troisième – et actuellement la plus prolifique et la moins contrôlée – des « chaînes de production » de rebut humain ou d'êtres humains rejetés.*⁶

La précarité menace chaque être humain de se retrouver un jour, sans préavis, renvoyé dans les rebuts et de fragmenter justement cette vie qui semble en général si solide et homogène. La narratrice-personnage décide de parcourir le métro parisien, empruntant toutes les lignes, découvrant tous les tunnels, explorant le moindre couloir, à la rencontre de cette « masse » travailleuse qui tôt le matin jusqu'aux dernières heures de la nuit voyagent dans l'obscurité.

On ne peut aborder la réalité sociale ici que sous l'angle de la fiction. Chaque réalité a son décor. Voilà à quoi ressemble celui de la masse laborieuse. Mais même dans cette concentration de sueur, il y a une distribution de rôles plus ou moins favorables. Il suffirait à chacun de tourner la tête pour modifier cette distribution. De nombreux rêves se déroulent pour ainsi dire dans le même espace. Cette difficulté du cou est la

4 | BAUMAN, Zygmunt, *Vies perdues: la modernité et ses exclus* (1^{re} éd. 2004), trad. Monique Bégot. Paris: Payot, 2009, p. 18-19.

5 | GONTARD, Marc. *Écrire la crise: l'esthétique postmoderne*. Rennes: Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2013.

6 | BAUMAN, Zygmunt. *Vies perdues: la modernité et ses exclus*, op. cit., p. 19.

7 | TRUONG, Jeanne. *Fragments du métropolitain*. Paris: Beauchesne, 2010, p. 18.

*marque d'une incapacité à imaginer d'autres vies hors de son champ de vision. Le manque de souplesse de la tête est déjà un signe d'assujettissement et de condition sociale*⁷

7 | TRUONG, Jeanne.
Fragments du métropolitain.
Paris: Beauchesne, 2010,
p. 18.

8 | TRUONG, Jeanne.
Fragments du métropolitain,
p. 19.

9 | TRUONG, Jeanne.
Fragments du métropolitain,
p. 44.

10 | TRUONG, Jeanne.
Fragments du métropolitain,
p. 52.

Le métro devient alors l'espace symbolique de l'endoctrinement des masses et reflèterait ainsi un état de la société française, voire du monde. Les hommes y circulent sans rien voir si ce n'est eux-mêmes en tant que masse humaine formatée à partir de la peur de se retrouver pareils aux marginaux qui s'y sont installés à demeure.

*Alors, cet ordinaire me rappelle toutes sortes de misères, misère de la répétition, misère des habits, misère du travail, misère de la consommation. Me voici gisant comme un cadavre sans personnalité, un mannequin sans âme, le regard errant sur la mécanique d'un escalator, sur les lignes qui se referment sur elles-mêmes. Je n'ai que trop conscience que le métro est marqué par l'absence de paysage, de fenêtre, par l'omniprésence de la masse, l'intarissable flux des hommes.*⁸

Il est le « cliché » même de ce qu'est devenue la vie en société. Lieu commun du vide qui sépare « entre la maison et le monde »⁹.

La carte du métro est tissée de 14 lignes. C'est dans ce lieu commun que des milliers de gens circulent, mangent, boivent, dorment, marchent, se pressent. Il n'y a qu'à regarder autour de soi pour se rendre compte que les gens viennent ici du monde entier. Le cosmopolitisme de la France crève les yeux. Un véritable condensé des couleurs de l'humanité. Mais, cependant, il n'y a pas de hasard. La plupart des usagers ont un lien historique avec la France. C'est la conséquence directe de son colonialisme. Et ce n'est pas non plus un hasard si l'on retrouve tous ces gens dans les souterrains.

*L'histoire se continue sous cette forme. La réalité est si littérale qu'on a du mal à l'énoncer sans un sentiment pitoyable de trivialité. Elle est devenue cliché, perdant pour cette raison de son intérêt. Il faut faire un effort pour lutter contre son envie de silence. L'évidence de la vérité donne envie de s'auto-censurer tant elle fait honte au désir naturel de création.*¹⁰

Ces ostraca rassemblés dans un même recueil sous forme romanesque sont autant de tessons de poterie brisée qui témoignent de morceaux de vie commune à l'ère d'une civilisation amenée à disparaître sous terre. Chaque épisode est réduit à des symboles que le lecteur est appelé à reconnaître à partir de ses propres fragments de voyage. C'est le « discours social » formé des « bruits » et des « échos » qui hantent notre propre inconscient collectif qui

(res)sort par la bouche des voyageurs de fortune, excédés par les abus répétés dont ils sont les victimes anonymes. Ils lâchent ces mots que tous pensent sans toujours oser les dire¹¹. Comme le montre Perry Anderson, le postmodernisme devient par excellence le règne de l'imaginaire populaire dévoyé par la marchandisation de la culture, sur fond d'inégalité exponentielle¹².

*Hier soir, c'était la veille du jour de l'An et le wagon, surchargé d'étrangers qui ne sont d'une manière que les enfants directs de la France, ses bâtards, ses créations, hurlant, chabutant, désespérés de passer minuit dans un métro, essayant pourtant de rester bon enfant, avec son humour noir, se calmant pour faire bonne figure, déracinés dans le tunnel instable alors que le réveillon est une soudure d'amis, de voisins, de parents dans un lieu protégé, un lieu d'amour ; ça n'échappe à personne et une fille noire a bien crié sa frustration, ça va bientôt être la nouvelle année et je suis dans un wagon ! C'était un cri de désespoir qui parlait pour nous tous.*¹³

Le « discours social » ne s'exprime finalement que dans les souterrains de la ville, loin des oreilles et du regard des gouvernants. L'allégorie est manifeste : la « masse » est emportée dans un train *d'enfer* sans pouvoir agir en liberté, alors qu'à la surface la démocratie prétend briller de mille feux. Tandis que le champ lexical de l'insatisfaction (« désespoir », « frustration ») couvre le conflit latent qui règne dans une société exaspérée, le « lien social » tellement valorisé par les (hommes) politiques – qui n'ont plus rien d'humain – est artificiel, voire un « bricolage », comme le montre la métaphore de la « soudure d'amis, de voisins, de parents », et que le « déracinement » est généralisé faute de cult(ur)es commun(e)s.¹⁴

Nous allions vers Trocadéro pour trouver un lieu d'ancrage, admirer les feux artificiels de la Nation, qui, hélas, cette année, n'auront pas lieu car, en prévention des exactions de la racaille, on les a supprimés. On a retiré le joujou du peuple, en signe de revanche de l'État sur le mauvais comportement de ses sujets. Les pauvres enfants de la Nation qui comptaient tellement sur ce divertissement, apprenant la mauvaise nouvelle dans les wagons mêmes, repartent bredouilles, sans destination, flottant entre deux stations. Tout cela pour raison de propagande, pour semer la haine, apprenant au peuple à se détester lui-même, à se diviser. À force de transformer le sens des rituels, les moments de communion et de paix en guerre, on crée les pires catastrophes et ceux qui ont fait cela ne pourront pas dire qu'ils ne savaient pas [...].

*On nous traite comme des chiens ! On nous utilise même le jour de l'An car ce pays n'a cessé d'être en guerre, à l'extérieur comme à l'intérieur. Nous sommes à nous-mêmes nos ennemis, la racaille, le bourgeois, les gens de couleur, les blancs, le pauvre, le capitaliste, la femme, l'homme, ça n'en finit pas dans cette logique.*¹⁵

11 | ROBIN, Régine. « Le discours social et ses usages », In: *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 2, n°1, 1984, p. 5-17.

12 | ANDERSON, Perry. *Les Origines de la postmodernité*, trad. Natacha Filippi et de Nicolas Vieillescazes. Paris: Les Prairies ordinaires, coll. « Penser/Croiser », 2010.

13 | TRUONG, Jeanne. *Fragments du métropolitain*, p. 53-54.

14 | Le thème du « religieux » qui secoue la société française témoigne de l'artificialité des « liens sociaux » dans un espace où les cultes et les cultures sont entassés, parqués, les uns sur les autres, sans véritable imbrication. Le paradoxe qui en ressort est qu'à force de prétendre « pacifier » les divergences sociales, les différends mis davantage en exergue. Le célèbre principe militaire de l'historien latin Végèce est inversé: *si vis bellum, para pacem*.

15 | TRUONG, Jeanne.
Fragments du métropolitain,
p. 53-54.

16 | JAMESON, Fredric. *Le
Postmodernisme ou la logique
culturelle du capitalisme
tardif*, trad. Florence Nevoltry.
Paris: ENSBA, coll. « D'art en
questions », 2007.

17 | CRÉPON, Marc.
*La Culture de la peur:
démocratie, identité,
sécurité*. Paris: Galilée, 2008.
BAUMAN, Zygmund. *Liquid
Fear*. Cambridge: Polity,
2006. VIRILIO, Paul: *Ville
panique: Ailleurs commence
ici*. Paris: Galilée, 2003 et
*L'Administration de la peur:
entretien avec Bertrand
Richard*. Paris: Textuel, 2010.

18 | TRUONG, Jeanne.
Fragments du métropolitain,
p. 60.

L'ère postmoderne se caractérise donc par le paradoxe de la frustration. La société offre des services qu'elle n'assure pas vraiment. Le langage se dédouble puisque la parole n'est plus tenue par personne. L'unité des peuples se construit sur la culture de leur antagonisme : *divide ut regnes*, car ce principe stratégique cultive les différends sociaux comme l'expression d'une prétendue différence culturelle.¹⁶

La précarité de l'humanité

La culture de la peur et de l'abrutissement, le culte des apparences et des oppositions, la pratique d'une démocratie silencieuse face aux diktats des marchés¹⁷ annoncent la précarité même de tous les voyageurs, car ceux qui s'engouffrent dans les bouches de métro sont autant de candidats tout formatés à la marginalisation.

*Le marginal n'existe pas. Celui qui souffre, oui. Celui qui prend la forme de sa souffrance et qui sacrifie sa parole au profit de son malheur, oui. Ayant perdu l'espoir de communiquer avec les mots, il fait le sacrifice de son corps, le transforme en une formule claire et énonçable de son mal-être, oubliant que ce n'est pas le problème d'avoir de bons yeux, mais celui d'avoir la volonté de voir. La parodie la plus experte de soi-même est le résultat d'un processus psychologique à l'origine duquel un homme demande une consolation.*¹⁸

Le paradoxe est atteint lorsque la masse est formée principalement de marginaux qui imposent leurs normes en règle générale. L'unification se réalise donc par la somme des différences et il est devenu normal d'être anormal. Les repères identitaires sont en train d'éclater de sorte que les valeurs de l'humanisme sont aujourd'hui les contre-valeurs du post-humanisme. La précarité qui marginalise est désormais la norme sournoise dominante. C'est pourquoi nous sommes tous devenus des « étrangers autochtones » dans un monde « mondialisé »! C'est pourquoi il est désormais « normal » de voir les bancs du métro et certains quais remplis d'une population abandonnée à la misère, à l'alcool, aux drogues, à la saleté, à la mendicité, au vol, au racket, au sermon public, aux injures, à la haine, à la jalousie... L'anormal est entré dans les mœurs car cette monstruosité ostentatoire témoigne de notre propre monstruosité collective et intérieure.

On n'a pas affaire à des monstres, à des natures en dehors de la sienne. En côtoyant ces galeries de portraits, traversées par tant d'étrangers autochtones, je ne fais que descendre au cœur de la nudité humaine. Ce ramassis d'hommes, ce sont mes contemporains, et aucun masque n'entrave la vérité, voilà ce que nous serions sans secours autre que nous-mêmes si nous étions sans famille, sans amis, sans argent, sans maison, sans pays, des hommes en fuite, des expatriés, des habitants du sous-sol. Ce sont eux qui représentent les hommes les plus primitifs, les plus originaires d'entre nous.

*C'est par le bas qu'on se regarde sans illusions et qu'un amour profond et sauvage, un amour de mère tressaille dans la conscience de notre incommensurable fragilité. Et cet amour est au fond notre noblesse, car, s'il brille encore, c'est qu'il a survécu à la haine de soi-même, à la haine du faible.*¹⁹

Le voyageur est pareil à un somnambule et la fatigue pollue l'atmosphère de ces dormeurs ambulants. L'humanité y apparaît comme exténuée. Elle avale et recrache ses derniers souffles de vie, comme elle n'est plus, au mieux, qu'une bête de somme²⁰. Toute une poétique de l'épuisement parcourt l'ensemble de ces textes:

*Chère petite porte contre laquelle je m'appuie envers et contre tout, tu soutiens ma tête chancelante, mon corps fatigué, vitre fraîche où j'écrase ma joue en feu, je m'écroulerais sûrement si je ne pouvais dormir contre toi, un instant.*²¹

*Rien de plus beau qu'une tête endormie, abandonnée sur le dossier d'un banc de métro. Contre le rebord d'une fenêtre, la lumière crue ne vient pas à bout de la fragilité des yeux fermés par les brumes du sommeil. De temps en temps, un filet de bave...*²²

C'est même toute une ontologie du monde postmoderne qui s'y écrit. Le métro devient le métrono(r)me qui rythme notre vie urbaine. Même plus: il sert de norme à toute une frange de la société condamnée à circuler dans le sous-sol de la « ville des lumières ».

*Il est évident qu'on ne flâne pas dans les tunnels, on passe, on se presse, on avance. Qui donne le tempo ? D'où vient le métronome ? On avance, on avance, toujours et encore, on avance.*²³

Il est le lieu de toute *ek-sistence*, effacement de soi-même²⁴, retraits dans lequel la masse peut se réfugier un instant pour retrouver son anonymat protecteur²⁵. L'homme devient ainsi un « rat » contraint à vivre dans la mesquinerie propre à « l'homme du sous-sol » de Fédor M. Dostoïevski. Sa vie est liée aux « trous » du *gruyère* parisien.

*De même, le vide existentiel que tout le monde éprouve à Paris n'est pas seulement une projection mentale, elle est l'influence physique du grand trou dans lequel on a construit le métro.*²⁶

Une petite fable brodée autour d'une rencontre sert de réflexion, mais la narratrice s'est déjà déshabituée à penser car la fatigue constante et la dépression, maladie du siècle²⁷, démocratisation de la mélancolie des Romantiques et du malaise des symbolistes fin-de-siècle,

19 | TRUONG, Jeanne. *Fragments du métropolitain*, p. 61.

20 | MEŠTROVIĆ, Stjepan G. *Postemotional society*. London/Thousand Oak (Ca.): Sage, 1997, p. 26, 33, 110, 125.

21 | TRUONG, Jeanne. *Fragments du métropolitain*, p. 79.

22 | TRUONG, Jeanne. *Fragments du métropolitain*, p. 52.

23 | TRUONG, Jeanne. *Fragments du métropolitain*, p. 84.

24 | HEIDEGGER, Martin. *Sein und Zeit*. Tübingen: Max Niemeyer, 1993, p. 52-62.

25 | BEAUFRET, Jean. *De l'existentialisme à Heidegger: introduction aux philosophies de l'existence* (1^{re} éd. 1971). Paris: J. Vrin, coll. « Problèmes & controverses », 1986, p. 91-99. KOCKELMANS, Joseph J. « Language, meaning, and ek-sistence », In: *On Heidegger and language* (1^{er} éd. 1972), ed. Joseph J. Kockelmans. Evanston (Ill.): Northwestern University Press, 1980, p. 3-32.

26 | TRUONG, Jeanne. *Fragments du métropolitain*, p. 52.

27 | EHRENBURG, Alain. *La Fatigue d'être soi: dépression et société*. Paris: Odile Jacob, 1998 et *La Société du malaise*. Paris: Odile Jacob, 2010.

l'en empêchent. Un voyageur attire son attention sur le « miroir » qu'offre le métro en tant que « spectacle » où chacun devient à la fois le spectateur et l'acteur de son propre récit. La communication s'est tarie dans les transports en commun, dans cette activité de déplacement qui aurait dû permettre les rencontres mais qui favorise plutôt l'isolement.

— *Observe bien, me dit-il, il ne se passe jamais rien dans le métro. Tout le monde se regarde, mais, ce qui préoccupe chacun, c'est sa station même s'il n'y a rien qui l'attende à la sortie. Voilà, l'état d'audace et de communication de notre ville. N'y vois-tu pas l'apogée de l'esprit chrétien ?*

Je ne sais que répondre car je suis habituée à la frustration. Je comprends sa révolte. Les nombreux corps autour de nous pourraient échanger de la tendresse, se donner rendez-vous pour dormir et faire l'amour. J'ai appris depuis longtemps à ne pas trop les regarder comme des êtres réels. Cette retenue, j'avoue, a un effet négatif sur ma sensibilité. Il devient difficile d'avoir un désir spontané pour quelqu'un dans ces lieux ou d'avoir clairement conscience de désirer qui que ce soit. J'évite d'emprunter trop souvent le métro pour ne pas sentir cette anesthésie qui survient à force de barricade. C'est seulement par habitude, rien ne m'y oblige, ni le sentiment d'indépendance ni aucun interdit. Ce sont seulement les usages. Lui, c'est un homme très communicatif, un de ces hommes qui ne comprennent pas pourquoi les autres se refusent au bonheur alors que celui-ci est entre leurs mains.²⁸

28 | TRUONG, Jeanne.
Fragments du métropolitain,
p. 80-81.

29 | L'Association du locked-in syndrome, ou « ALIS », est une association française d'intérêt général loi 1901 créée en mars 1997 par Jean-Dominique Bauby dont l'objectif quotidien est de venir en aide aux personnes atteintes du syndrome d'enfermement et de faire avancer la recherche sur le locked-in syndrome en trouvant des solutions de vie adaptées aux patients.

30 | TRUONG, Jeanne.
Fragments du métropolitain,
p. 81-82.

Absence donc de communication à l'ère du tout-média. Le paradoxe est à son comble au point de verser dans le ridicule. La narratrice qui incarne chaque lecteur « comprend la révolte » de son interlocuteur inopportun. Toutefois cette « compréhension » n'a plus aucun effet car elle n'engendre aucune action collective concrète. La postmodernité a tellement industrialisé la nature humaine en l'aseptisant que même le « désir animal » a été effacé par une purgation de l'âme (*anima*). Il en ressort que l'humain perd sa « réalité » à force de s'individu(ALIS)er à excès²⁹. L'homme postmoderne est un autiste en puissance.

Je ne peux que l'approuver en songeant que nous sommes devenus une masse sans joie. La culture des médias nous a sucé jusqu'à la moelle, en nous enlevant la seule chose que même les aristocrates venaient chercher autrefois dans les bas-fonds, notre inépuisable vitalité, notre façon d'aimer, notre soif et notre faim. La phrase de Rilke me revient: "Que les pauvres demeurent pauvres". C'est là le seul espoir qu'on puisse formuler.³⁰

Tel est le paradoxe de notre modernité qui a construit le monde sur l'espoir du progrès comme source de bonheur. Plus le progrès avance, plus la dépression et le mal-être

étendent leur empire. L'illogisme gagne ainsi le cœur même de l'humanité. La narratrice incrimine ainsi les « médias » dont la fonction aurait dû être seulement médiatrice et non servir aveuglement un pouvoir oppresseur. Cet illogisme se retrouve même dans la manifestation totalitaire que prend finalement toute démocratie incapable de prendre de véritables décisions faute de réelles compétences³¹.

Les publicitaires et les hommes de télévision nous ont en partie volé notre principale source de richesse et de joie, l'instinct de notre pauvreté. Ce goût qui n'est pas donné à tout le monde. Cette nudité qui laisse l'homme avec ses expériences, face à sa mort. Ce n'est pas donné à tout le monde. Que nous soient rendus nos propriétés et nos mots d'affection, nos tournures populaires, nos phrases de consolation, nos "chériss", "mon sucre", "les yeux de ma vie", "ma princesse", "ma tourterelle", "ma rose", "mon cœur". La culture populaire est aux antipodes de la culture de masse. Elle a sa sagesse et sait ce qui est nécessaire à l'homme, l'amour, la tendresse, la solidarité. Mieux que le bourgeois, le pauvre, qu'il soit de condition ou de vocation, sait, par le simple fait qu'il peut, par les mots et le cœur, fabriquer de la joie. Il dépasse la métaphore matérialiste pour les plaisirs de l'esprit, sait que le monde matériel est la métaphore du monde spirituel. À sa manière, il parvient à un âge plus avancé et plus innocent [...].³²

Le récit exprime justement l'opinion de l'homme postmoderne sur son époque et sur l'effacement des liens sociaux. Les deux protagonistes tiennent alors un discours social nourri de la *doxa* populaire et exprimant la carence affective³³ qui contraste justement avec la (géo)politique de l'émotion rabattue par les médias. Plus l'émotion est mise en scène, plus elle s'émousse dans la vie quotidienne, car elle tend à mythifier les sentiments en les rendant alors inaccessibles au commun des mortels³⁴. L'humanité perd ainsi sa réalité et devient une « virtualité » en usant des affections pour en faire un spectacle de masse. L'essence de la culture populaire a fini par céder à une culture de masse, autrement dit à une production en masse.

Ainsi l'homme postmoderne s'est-il déshumanisé. Il n'est plus que le produit de la machine étatique, de la machine économique, de la machine sociale³⁵. Il n'en est plus que le carburant, nécessaire le temps de lui trouver un nouveau substitut.

Le métro est le miroir du monde moderne, la fin du village, quand l'homme s'adapte à la machine et refroidit son sang au contact des rouages et du flux perpétuel.³⁶

La précarité du littéraire

La précarité qui se manifeste par la fragilité et l'instabilité plonge ses racines dans la prière adressée à l'Absolu. Elle est issue du bas latin *precare*³⁷. Comme l'a montré Philippe Hamon, à la

31 | BRUNETEAU, Bernard. *L'Âge totalitaire: idées reçues sur le totalitarisme*. Paris: Le Cavalier Bleu, 2011. LÉCHOT, Pierre-André & STAMP, Alain. *Médias: quelle (télé) vision?* Marne-la-Vallée, Farel, 2006. FORRESTER, Viviane. *Une étrange dictature*. Paris: Fayard, 2000.

32 | TRUONG, Jeanne. *Fragments du métropolitain*, p. 80-82.

33 | MAFESSOLI, Michel, *Homo eroticus: des communions émotionnelles*. Paris: CNRS, 2012.

34 | MOÏSI, Dominique, *La Géopolitique de l'émotion: comment les cultures de peur, d'humiliation et d'espoir façonnent le monde*, tr. François Boisvion. Paris: Flammarion, 2008.

35 | DYENS, Olivier, *La Condition inhumaine: essai sur l'effroi technologique*. Paris: Flammarion, 2008.

36 | TRUONG, Jeanne. *Fragments du métropolitain*, p. 83.

37 | En italien *pregare* et en occitan et catalan *pregar*.

suite de Paul Claudel, la littérature relève d'abord du discours épideictique: elle loue et blâme, distinguant le vil du noble, avant de conseiller et de juger. Cette précarité est en effet celle de l'écrivain qui affronte la faiblesse pour en tirer toute sa force. Cette confrontation avec soi-même comme un autre se réalise dans la prière où la vanité du moi, s'efface devant l'absolu du désir. En littérature, il s'agit de prendre au sérieux la nécessité du « Livre total » dont la modernité ne cesse de rêver et de faire le deuil. Tentative de réaliser le Livre total, qui, comme le pense Stéphane Mallarmé³⁸, ne saurait être que le livre de tous³⁹:

38 | MALLARMÉ, Stéphane, "Le livre instrument spirituel", In: *Œuvres complètes*. Paris: Gallimard, coll. « La Pléiade », 1965, p. 378-379.

*Il me semble que la distribution des places entre les voyageurs constitue déjà le récit d'un livre. Il y a comme un Grand Livre dans cette loterie. Un Grand Livre qui ne cesse de se répéter avec le temps.*⁴⁰

39 | BOUCHETY, Éric. « Mallarmé et Boulez: la grande aventure intérieure », *Les Cahiers Stéphane Mallarmé* 2 (2005), p. 5-32. Lise Dumasy, « Introduction », in: *Pamphlet, utopie, manifeste XIX^e-XX^e siècles*, éd. Lise Dumasy & Chantal Massol, Paris, L'Harmattan, coll. « Utopies », 2001, p. 14-15.

La narratrice explore alors le métro à la recherche de ces fragments qui lui permettent de remonter le temps, le temps de la lecture, et faire le lien avec le lieu. Un détail, un mot attrapé à la volée, une impression sont autant de brèches qui conduisent à une réécriture fragmentée et fragmentaire.

40 | TRUONG, Jeanne. *Fragments du métropolitain*, p. 108.

*Des tables exposent les articles de déontologie médicale à la station Pasteur. Cela me fait penser que je viens de lire un livre sur Paracelse, je me dis que j'aimerais rendre hommage à cet homme admiré et haï. Ce génie qui a découvert une foule de choses dont le nombre n'est pas pensable de nos jours pour un seul homme. Ce genre de scientifique mystique a disparu de nos vies. Sa valeur d'exemplarité aurait été évi-dente dans ce trou, où les hommes vont et viennent pour un unique boulot, certains qu'il ne peut en être autrement.*⁴¹

41 | TRUONG, Jeanne. *Fragments du métropolitain*, p. 113.

42 | EHRENBURG, Alain. *La Fatigue d'être soi: dépression et société*, p. 237.

Paracelse (1493-1541) est une des grandes figures de l'humanisme. Esprit rebelle et mystique de la Renaissance, il est aussi à l'origine de la modernité. Il est adulé par les uns comme un génie et par les autres comme un fou furieux. Il est le personnage humaniste par excellence chez qui la science se mêle à la philosophie et à l'ésotérisme. Il témoigne de ce désir d'absolu qui a disparu ou est simplement banni dans une société qui se complaît dans l'autosuffisance, la médiocrité et le minimalisme. Or l'exemplarité n'est plus de rigueur dans un monde de marginaux car la marginalité tire sa vertu de son exceptionnalité. En massifiant la marginalité, le relativisme finit par gangréner toutes les strates du réel et détruire toute aspiration à l'absolu. Cette destruction adopte justement la forme d'une implosion. Comme le montre Ehrenberg, explosion et implosion apparaissent comme les deux facettes du problème de l'« impuissance personnelle ». Celle-ci peut en effet « se figer dans l'inhibition, exploser dans l'impulsion ou connaître d'inlassables répétitions comportementales dans la compulsion »⁴². « La fatigue est donc la figure de cette impuissance à être soi. »⁴³

43 | VIENNET, Denis. *Il y a malêtre: essai sur le temps et la constitution du soi contemporain*. Paris: L'Harmattan, coll. « La philosophie en commun », 2009, p. 171.

D'ailleurs si le fragment désigne de nos jours un bout, une brisure, un débris, un éclat, une miette, il renvoie également à la citation et à l'extrait. Le recueil de Jeanne Truong est constitué de fragments plus ou moins longs, d'une phrase à trois pages, disposée à première vue de façon aléatoire, de sorte que chaque fragment peut se lire avant ou après tel autre sans rompre la continuité sémantique du récit. Les genres s'y mélangent comme les gens s'engouffrent dans les wagons. L'apologue suit l'aphorisme après un portrait ou un poème en prose. La lecture a besoin de se singulariser:

*Partout, ici comme ailleurs, il y a le paradis et l'enfer, tout dépend de la façon d'interpréter ce qu'on a sous la main, de le re-fabriquer, cueillir des fleurs ou mourir dans un désert. Le chant des escalators à minuit vaut le chant des oiseaux à l'aube. Bien sûr, j'exagère un peu.*⁴⁴

Il en ressort que le texte est à la fois ésotérique et exotérique. Le « paradis » est le *pardès* (פרדס): méthode de lecture kabbalistique. Il signifie littéralement *verger*, mot qui partage la même origine que le terme gréco-latin *paradis*, désignant, dans la tradition juive, le lieu où l'étudiant de la Torah peut atteindre un état de béatitude. Quant à l'« enfer », il est ce lieu où les livres condamnés purgent leur peine à la Bibliothèque Nationale Française. Or « lire » qui se dit en allemand *lesen* et néerlandais *lezen* et qui signifie également *cueillir*⁴⁵, renvoie, d'après Martin Heidegger, à l'acte de la cueillette⁴⁶. Enfin le désert en hébreu est le *midbar* (מדבר), le lieu de la parole car c'est l'espace de transition, comme le métro, où le silence fait surgir la parole (*davar*, דבר). Dès lors l'écrivain, tel Paracelse, doit être sensible à la « langue des oiseaux »⁴⁷, autrement dit à la lecture intérieure et antérieure.

Cette fragmentation ou morcellement du texte sous forme d'ostraca répond localement à l'éclatement des individus et globalement à celui de la société postmoderne. Le sujet est brisé de l'intérieur car son horizon d'espérance est limité aux parois du métro. Il est alors démultiplié, jamais soi-même et toujours un autre.

Dans un compartiment, il y a une telle concentration d'être dissemblables. On croise des femmes et des hommes qui incarnent précisément l'enfant que l'on a été, l'homme ou le vieux que l'on sera. C'est parfois ma mère que je devine dans la femme qui parle à son enfant. Parfois, c'est l'enfant que je suis en face d'une grand-mère joviale. Et, dans les yeux de cette fille approchant de la trentaine, je reconnais ma sœur. Ce n'est pas de la jeunesse ou de l'adolescence en général, c'est de l'espèce particulière qu'on a été [...].

*Une vieille femme me fixe de ses yeux de chouette, reconnaissant certainement en moi celle qu'elle a été, sans doute traversée par des émotions que je ne sais pas encore lire. Chacun voit une chose différente en fonction de sa maturité.*⁴⁸

44 | TRUONG, Jeanne. *Fragments du métropolitain*, p. 179.

45 | Le verbe *Λέγω* [légô] signifie d'abord *rassembler*, notamment dans l'Iliade et l'Odyssée *rassembler des os*, d'où *trier, compter*, puis *dire*. C'est à partir du verbe grec que se forme le verbe latin « *lego* », *lire*.

46 | HEIDEGGER, Martin, *Question II*. Paris: Gallimard, 1968, p. 238.

47 | En tant que langue secrète donnant un autre sens aux mots et aux phrases soit par jeu de sonorités, soit par jeux de mots (anagrammes, fragments, étymologismes, etc.), soit par la symbolique des lettres, elle sert aux initiés de système de codage occulte aux textes alchimiques et à la poésie hermétique. Cf. VIRGILE, *Énéide* III, 360 et Farîd al-DÎN ATTÂR, *Mantic Uttair, ou le langage des oiseaux*, trad. Joseph-Héliodore Garcin de Tassy, Paris, Imprimerie Impériale, 1863. Voir: BURGER, Baudoin. *La Langue des oiseaux: à la recherche du sens perdu des mots*. Paris: Louise Courteau, 2010.

48 | TRUONG, Jeanne. *Fragments du métropolitain*, p. 106.

Ce melting-pot intérieur et antérieur se retrouve sous la régie de la narration. La narratrice change constamment de personnalité: une fois jeune, une autre plus âgée; une fois de souche française, une autre d'origine étrangère; une fois cultivée, une autre ignare; une fois sensible et sensuelle, une autre froide et frigide, etc. Elle vampirise toutes les figures possibles:

J'erre comme un vampire, cherchant ma nourriture dans la foule. Où trouver une chaleur à ma disposition, une chaleur de supermarché dont on peut profiter librement, sans avoir à communiquer, à séduire, à quémander, si ce n'est dans cette masse chaude qui ne soupçonne pas ses propres ressources, ignorante de la température qu'elle produit ? Ce geste anodin de laisser tomber son bras contre celui d'un autre. Je me recharge de la présence des chairs, absorbe à satiété, bois leur émanation sans laquelle je tomberais comme les ailes d'un papillon desséché sur un mur.⁴⁹

49 | TRUONG, Jeanne. *Fragments du métropolitain*, p. 150.

50 | BAUMAN, Zygmunt, *Culture in a Liquid Modern World*. Cambridge: Polity, 2011.

51 | VIRILIO, Paul, *Le Grand Accélérateur*. Paris: Galilée, 2010.

52 | AUBERT, Nicole, *Le Culte de l'urgence: la société malade du temps*. Paris: Flammarion, 2003.

53 | SMATI, Rafik, *Éloge de la vitesse: la revanche de la génération texto*. Paris: Eyrolles, 2011.

54 | FINCHSTEIN, Gilles. *La Dictature de l'urgence*. Paris: Fayard, 2011.

Enfin, cette brisure au cœur du texte est celle de la littérature même, en rupture générique et générationnelle. Dans une société de masse, tout écrit peut prétendre à sa littéralité au point que le littéraire s'efface avec la disparition des frontières. Cette précarité (du) littéraire découle de la « liquéfaction » de la culture⁵⁰ où le culturel devient produit de consommation de masse et se retrouve emporté par la nécessité de répondre à sa propre segmentation ou de la créer. Dès lors la lecture elle-même se retrouve en situation de précarité face à l'état d'urgence permanente. Même les marginaux qui rôdent dans les wagons et dorment à même le sol des stations manquent de temps et de loisirs pour lire. La vitesse concerne toutes les activités de la société et l'emporte dans une insaisissable entropie. Tout doit se faire dans la vitesse⁵¹. Symptôme d'une pathologie sociale⁵². Cette urgence se répercute sur la lecture qui se fragmente car les occasions de lecture sont désormais morcelées et rythmées par les impératifs quotidiens⁵³ et la dictature de l'urgence⁵⁴. Au lieu de nourrir l'esprit, la lecture comble les vides par à-coups, entre deux stations. Elle est devenue le « bruit » nécessaire aux silences des existences anonymes. C'est pourquoi le recueil rassemble des textes plutôt courts qui se donnent à lire le temps d'un voyage et dans n'importe quel ordre de lecture, de manière à toujours produire du sens. La précarité des conditions de lecture conduit à la précarisation de la lecture et donc de la littérature même dans une société où la lettre cède au hiéroglyphe, au tag, au signe, à l'image. La Twittérature et les nanolittératures exploitant les microfictions ouvrent de nouvelles voies vers un minimalisme de rigueur en temps de crise.

La précarisation du monde est un processus global qui se réalise à l'échelle locale, comme le délitement de la littérature accompagne sa massification. Si Francis Fukuyama a prédit la fin de l'Histoire au sens global, il reconnaît toutefois l'émergence d'histoires plus locales. La littérature a trouvé paradoxalement un ressourcement dans le minimalisme et la fragmentation des récits selon le principe des séries et sérialisations, et ce par un travail à la chaîne.

Or le genre même romanesque est ainsi appelé à s'estomper, faute de n'être plus qu'un cliché dépourvu de sens: le roman risque de désigner un objet sans forme et sans fonds. D'ailleurs le processus de globalisation qui s'exprime généralement en anglais ou en globish témoigne de l'effacement du terme de « novel » au profit de « fiction », signalant ainsi toute la virtualité du littéraire. En effet, c'est bien la question essentielle de la « valeur » et notre incapacité toute postmoderne d'évaluer ce qui relève du littéraire et du non-littéraire qui sont remises ainsi en cause par la précarisation même du genre lequel a voulu mettre en scène l'humanité, la société, le peuple, le fait social dans une course effrénée à toujours plus de réalité. A l'extrémité du réel se loge le virtuel, comme le non-être soutient l'être.

Jeanne Truong met en place une poétique de la précarité fondée sur le morcellement et l'inachèvement de l'humain. Son œuvre encore toute jeune témoigne de la précarité de l'activité littéraire désormais condamnée à survivre dans l'espace souterrain de l'*entre-deux stations*?

